

D'origine flamande par ses parents, Ghelderode l'était encore bien plus par son imaginaire, lui qui n'a pourtant jamais écrit une seule pièce en néerlandais. Ses œuvres les plus connues ont pour cadre les Pays-Bas bourguignons et espagnols. Cet écrivain, qui jouait au misanthrope, a noué à Bruges une profonde amitié avec le poète Marcel Wyseur ou L'homme à la moustache d'or, seul roman de Michel de Ghelderode. La promenade consacrée au grand dramaturge s'appuie principalement sur des chroniques "brugeoises" reprises dans Choses et Gens de chez nous, ainsi que sur la correspondance truculente échangée entre Ghelderode et Wyseur. Grâce au travail minutieux de Roland Beyen, ce monument littéraire en soi commence à toucher le public.

Les églises, en ces Bruges, étaient aussi nombreuses que les tavernes.

Michel de Ghelderode.

Flandres, avec ce nom surgissent les contrastes dont les extrêmes semblent se rencontrer dans l'image de Bruges.

Rilke.

Bruges est un énorme réservoir de silence — et d'un silence d'une qualité exceptionnelle.

Vivre un jour à Bruges — et y mourir...

Les eaux de Bruges ne sont poétiques que pour les photographes et les primates du week-end.

Michel de Ghelderode.

[Bruges], chose espagnole abandonnée en pleine Flandre.

Ernest Raynaud.

Quartier Saint-Jacques

Les pièces majeures de **Michel de Ghelderode** (1898-1962) se situent dans une atmosphère de moyen âge agonisant — *Escorial, La Balade du Grand Macabre, Mademoiselle Jaire, Magie rouge* — et fourmillent d’allusions à Bruges. Relevons au hasard “Breugellande” ou “Brugelmonde sur le Zwijs”, “l’autre Venise”, “la ville des cloches”, “la ville de Flandre dont la mer se retira”...

Bien plus, *Mademoiselle Jaire* a pris naissance dans la Moerstraat et les *Fastes d’Enfer* s’inspireraient des démêlés de Guido Gezelle avec son évêque.

En quête perpétuelle d’une Flandre imaginaire, Michel de Ghelderode se situe dans la ligne de Georges Rodenbach dont il appréciait la poésie tout en détestant *Bruges-la-Morte*, “amourette de nécrophile, pour dactylos et dames de la cour (dans les estaminets, s’entend !)”

S’il écrivait en français, Michel de Ghelderode, se sentait en parfaite communion avec une cité promue capitale d’une Flandre “mystique et sensuelle”.

Dans les *Entretiens d’Ostende*, on retrouve un écho de la relation empreinte de nostalgie que l’écrivain entretenait avec Bruges :

Cette ville tombale, qui est une œuvre d’art et un musée, elle vous fait penser à la Mort : les églises sont pavées de dalles funéraires, ses murailles ont l’air de vouloir choir à la première bourrasque, elle prend racine dans des eaux mortes, qui sont des eaux pourries, anamorphiques; il y a enfin toute une petite humanité falote de vieilles gens, de petites gens qu’on voit circuler et qui ont l’air de vivre hors de l’existence, hors du siècle. J’ai toujours eu l’impression de trébucher dans un monde révolu, un ancien comté oublié le long d’une route, autrefois l’axe de la civilisation d’Occident, mais où personne ne passe plus. Sauf les odieux touristes... [...]

Marcel Wyseur (1886-1950), qui a initié Ghelderode aux beautés secrètes de Bruges, débute dans le monde littéraire par un recueil de poésies romantiques en français, *Coups d’ailes*. En 1918, il publie *Les Cloches de Flandre* qu’il dédie “à la mémoire du maître regretté Émile Verhaeren...”

Après une courte carrière à l’État, il démissionne et s’installe à Bruges où il prend la tête de la Caisse hypothécaire west-flamande. Wyseur publie en 1927 *Les Beffrois au soleil* puis *Le Zwyn*, avec des illustrations de Jean Stiénon du Pré, autre intime brugeois de Ghelderode. Une santé précaire mettra bien vite un terme à ses ambitions.

Entre 1929 et 1939, Ghelderode rendit régulièrement visite à Marcel Wyseur, ce “Flamand très fin, très racé, brûlant à l’intérieur, mélange de fleur de lys et de poils de lion” et “dont le nez décèle non seulement l’âge des vins historiques, mais dénonce au seul parfum d’une femme le nombre de ses amants et la fréquence de ses comas voluptueux” (sic).

Le poète brugeois menait pourtant une existence paisible dans une imposante demeure du siècle passé, à deux pas de l’église Saint-Jacques, Moerstraat 19 (rue du Marécage).

Marcel Wyseur —baptisé par Ghelderode, conformément aux toponymes de la paroisse, “libre baron de la Moere d’Oudleuwenbrugge d’Antiquapompa-gherwina de la Rye du belfrû de Grûthûse...” — surnommait son bel hôtel particulier le Prinsenhof (Cour des Princes). Il faut savoir que le fameux palais des ducs de Bourgogne occupait l’espace compris entre la Noordzandstraat, la Geerwijnstraat et la Moerstraat.

Le dramaturge accordait une valeur quasi mystique au quartier Saint-Jacques. C’était là que le duc

de Bourgogne avait pris la décision de créer l'Ordre de la Toison d'Or, le jour de son mariage avec Isabelle de Portugal, le 10 janvier 1429. À cette occasion, on y servit un pâté gigantesque où se cachaient un bélier vivant teint en bleu et un homme déguisé en sauvage et, durant huit jours, des fontaines de vin étanchèrent la soif des Brugeois. Dans *Choses et Gens de chez nous*, Ghelderode a rapporté l'anecdote voulant que du haut des croisées du Prinsenhof Philippe le Bon, père du Téméraire, regardât sa bonne ville à travers une émeraude taillée. À la fin de sa vie, drapé d'un noir manteau de velours, le souverain aimait déambuler dans les rues de Bruges, entouré de courtisans qui s'étaient fait raser le crâne parce que lui-même l'avait fait sur le conseil de ses médecins (ghelderodien, tout cela !).

En visite à Bruges, Ghelderode arrivait par le train au Zand où se trouvait alors une gare "rococo-gothique". Il laissait derrière lui la Smedenstraat et sa Porte maréchale, vestige des fortifications du XIII^e siècle. Dans *Choses et gens de chez nous*, le dramaturge, qui était par ailleurs un conteur plein de verve, a relaté l'histoire du "crâne expiatoire" exhibé à l'entrée de la ville. Un Gantois, conspirant pour le compte de Louis XIV, aurait tenté de séduire une accorte Brugeoise pour se faire ouvrir les portes de la ville. Démasqué, le traître fut exécuté sans autre forme de procès. Pour frapper l'imagination de leurs ennemis, les Brugeois décidèrent d'exposer le crâne au-dessus de la Porte Maréchale.

Fuyant les touristes comme la peste, Ghelderode préférait "une Bruges vidée de ses visiteurs, sous un éclairage qui sent l'hiver", une Bruges "nocturne".

Dans *La Flandre est un songe*, Ghelderode fournit la clé qui permet de découvrir le secret d'une cité qui, tant pis pour les clichés, ne s'offre pas au premier venu :

Flâner; c'est la bonne vieille recette; savoir choisir les heures et dédaigner ce qui provoque l'obligée admiration pour rechercher ce qui vous donnera cette soudaine sécheresse de la gorge, quand le cœur est touché. À cette condition, Bruges cessera d'être la capitale de l'antiquaille ou une "Vieille Flandre" d'exposition ou encore une toile de fond pour cortèges folkloriques et congrès archéologiques. Et vous apprendrez à écouter le silence de son sommeil, qui n'est pas le sommeil de la mort, mais celui d'une très ancienne enfance

Dans *Visages et paysages de la Flandre maritime*, Ghelderode revient sur le sujet en prévenant le profane, ou le touriste pressé, que son guide routinier ne lui révélera pas :

*la position astronomique de la Flandre millénaire,
le nombre de jupes que portent les béguines,
l'horreur lapidaire du faux gothique,
le secret de l'alliage des cloches,
les desseins pervers du démon qui fait pousser les statues,
l'empreinte du pied de Dante près de Cadzand,
la relation des dernières fêtes des Templiers,
le pré où brouta l'agneau à la Toison dorée,
ni enfin le secret du bleu de Bruges
— incomparable —
qu'on ne retrouve que dans les vitraux de la cathédrale de Chartres...*

Dans la perspective de séjours plus longs, l'écrivain descendait dans des pensions modestes, comme celle qui portait l'enseigne de la Corne d'Or, actuel Gouden Hoorn, Simon Stevinplein 2. L'immeuble s'est depuis transformé en temple de la pizza ! En 1930, Ghelderode a eu la mauvaise idée de loger au-dessus d'un magasin d'antiquités de la Steenstraat. Il se souviendra pour la vie de "la présence horrible de cette vierge brugeoise dont l'ours armorié des archives ne voudrait pas pour copuler, et dont les prunelles en faïence regardent en même temps la porte maréchale et la porte Sainte-Croix". Marcel Wyseur et Michel de Ghelderode échangèrent donc pendant vingt ans une correspondance qui, dans sa première partie, dénote une verve toute ensorienne. Pour preuve cette charge du dramaturge contre le milieu littéraire de la capitale que les deux compères avaient côtoyé ensemble à la *Renaissance d'Occident* dans les années vingt :

Dégoûté suis-je plus que jamais du bas monde des lettres bruxellois, journalistes équivoques, romanciers à rebrousse-poil, gardes civiques de l'encrier, snobs au cul en tire-bouchon, instituteurs inspirés, tous saliveurs, cracheurs, bègues, borgnes, puants, glaireux, venimeux, cafards, appelant le formol, les balles dum-dum, la cage zoologique, le plomb fondu, le sulfate de soude, le soufre, la poix, l'égout, la clinique, la camisole, les palmes académiques, les cent mille démons turlupinatoires de notre ami Jérôme Bosch, surgis des cendres et du feu de Sodome.

En visite à Bruges, l'ami de Marcel Wyseur débarquait donc au Zand. Après avoir longé la Speelmansrei, il tirait la chevillette de la Moerstraat.

À de nombreuses reprises, le dramaturge a rappelé que c'est du "balcon des anges", au premier étage de la maison de Wyseur, qu'il a conçu le décor de *Mademoiselle Jaïre*. Cette pièce majeure, qui baigne dans un climat de fin du monde, tourne autour du personnage énigmatique de Blandine, fille d'un nommé Jaïre, qu'un thaumaturge a ressuscitée. Comme il se doit, les pouvoirs en place s'efforceront de faire crucifier l'empêcheur de tourner en rond... Ghelderode a précisé comment en contemplant la maison-dieu du n° 17 l'idée de la pièce s'était imposée à lui : "Ce décor de briques, d'air, de couleurs si absolu — ce théâtre vide qui implorait le drame, c'est Wyseur qui me le désigna, avec intention, comme un secret que Bruges ne livre qu'à ses initiés. Ce lieu existe toujours, sous le nom de Godericx-Huys, comme bien d'autres lieux hantés ou prêts à l'être."

La didascalie du manuscrit ne laisse d'ailleurs planer aucun doute sur cette géographie littéraire :

Dans une ville de Flandre d'où la mer se retira et qui semble maintenant encore vivre ses heures anciennes [...] dans le silence pur [...] Cour intérieure. À droite, un bouquet d'arbustes grêles au pied desquels gît un cadran solaire. Au fond, le mur percé d'une issue, parallèle à la rue; au-dessus, on découvre le haut des façades et des toits. À gauche, le corps avancé d'un bâtiment, sa fenêtre ogivale et sa porte précédée de quelques marches. À gauche encore, à l'avant-plan, un banc de pierre. l'ensemble est rouge, couleur de la brique. Il fait automne, une lumière jaune se brise aux vitres.

Bien plus tard, il restituera le climat qui présida à *Mademoiselle Jaïre* : "En vérité, c'est la ville qui a fait la pièce, la ville détectrice. Cela dura des années. Les saisons, la roue des lumières passèrent sur *mon* théâtre de pierres vieilles, aux fenêtres éteintes [...] Dans les rues, je recueillais des visages, des attitudes; je collectionnais des timbres de voix. Cela fit une petite troupe bizarre."

Soucieux d'en conserver un souvenir tangible, le dramaturge réclamera de Wyseur des photos d'un lieu qui à ses yeux tenait du mythe. La maison-dieu chère à Ghelderode est malheureusement

souvent fermée. Le promeneur se consolera avec sa jumelle, De Vette Vispoort, qui se calfeutre entre les n° 4 et 18 de la Moerstaat.

Aux XVI^e et XVII^e siècles, des fondations pieuses érigeaient des ensembles de trois à vingt maisons, blotties autour d'un jardin intérieur, afin de venir en aide aux déshérités et aux vieillards. Pour remercier le généreux donateur, les habitants du lieu célébraient des messes en son honneur. Ces groupements d'habitations jouaient donc un rôle équivalent à nos logements sociaux et à nos maisons de retraites. Si la plupart des maisons-dieu n'ont pas survécu à 1789, celles de Bruges ont été relativement épargnées. Plus de quarante fondations, comptant plus de trois cents habitations gérées par la ville, parsèment la ville.

Ainsi, à côté de la Bruges monumentale et patricienne, survit une Bruges humiliée et prolétarienne, méconnue, née de l'époque où les métiers se moururent, quand le malheur s'abattit sur le premier port d'Occident. Tutélaires maisons de charité, cellules de la grande ruche abandonnée, ces "logis de Dieu" racontent mieux la tragique déchéance de l'Épouse des Flots que toutes les chroniques ! Et le Pélican est toujours là qui veille et s'ouvre le flanc, en symbole.

Passant un jour à l'improviste dans le quartier de *Mademoiselle Jaïre*, alors que Wyseur était absent, Ghelderode croquera le quartier qui collait si bien à son âme tourmentée éprise de surnaturel : "J'ai trouvé ta maison redoutablement obscure et menaçante. Et dans l'église Saint-Jacques, un vicaire de mauvaise mine aboyait des Pater et des Ave sur une masse de créatures déchues, comme des oiseaux noirs rassemblés autour d'une lumière".

On a souvent mis en rapport le théâtre de Ghelderode avec l'univers pictural de la Flandre. Certes, son œuvre semble avoir plus d'affinités avec les visions de cauchemar d'un Jérôme Bosch ou les scènes populaires d'un Brueghel. Dans *L'homme à la moustache d'or*, Ghelderode, avec l'humour caustique qui le caractérise, a pourtant dit combien il admirait les deux Maîtres de Bruges :

Van Eyck et Memling sont mes dieux (à l'exclusion de tous les autres). Je voudrais être le seul à célébrer ces offices de beauté. Mais il y a la foule immonde, dont les regards de bovidés font se craqueler les panneaux d'or et d'azur. A-t-elle besoin de beauté ? Non, Messieurs, seulement de margarine et de semelles en caoutchouc... Pourquoi leur exhiber pour dix sols ce qu'ils ne verront jamais ? Sacrilège... Si j'étais prince ou tyran de ce royaume, je promulguerais une loi ordonnant d'enfermer à jamais les chefs-d'œuvre dans une forteresse blindée. Seuls pourraient les contempler, une fois par décade (sic) et par arrêté royal, les citoyens d'exception, ayant fait la preuve de leur intelligence, de leur goût et de la pureté de leurs mœurs. Encore leur serait-il enjoint de s'agenouiller lors de cette cérémonie.

La Maison hantée - Spanjaardstraat 17

Mais c'est la ville, avec tout ce qu'il lui supposait d'occulte, de mystérieux, de démoniaque, que Ghelderode a prospectée avant tout. Ainsi, le dramaturge, accompagné de **Jean Stiénon du Pré**, a visité "la maison hantée", qui formait le coin de la Kortewinkel et de la Spanjaardstraat (rue Espagnole). À l'époque, l'austère demeure était habitée par un certain Renier, un original solitaire et végétarien. Au XV^e siècle, en plein cœur du quartier de la nation espagnole, De Noodt Gods, c'était

le nom du bâtiment, abritait une congrégation de femmes. Selon la légende, un passage souterrain reliait le cloître au couvent des Augustins situé de l'autre côté du canal. C'est dans ces circonstances dignes du *Nom de la Rose* qu'un jeune moine tomba follement amoureux d'une nonnette. Après un temps de prière et de pénitence, il découvrit un jour le passage secret. La religieuse qui avait remarqué l'intérêt de son voisin s'était retirée dans la chapelle pour résister à la tentation. Le lendemain, durant l'office, la communauté constata sa disparition. La légende ajoute que depuis lors deux fantômes hantent la maison espagnole. Le drame se serait noué en 1498.

Cette histoire de revenants connut son épilogue en 1877. Une famille anglaise (évidemment !), réveillée par des bruits étranges et des soupirs, fit venir un voyant réputé qui révéla le fin mot de l'histoire : lorsque le moine eut déclaré son amour, la belle s'enfuit à toutes jambes. Furieux, le prétendant l'aurait tuée. À cette séance de spiritisme, très en vogue au siècle dernier, on apprit aussi qu'il s'agissait d'un Italien de 31 ans et que la belle s'appelait Hortense Dupont. Si non e vero...

Florence Marryat a rapporté cet épisode dans "There is no death". De même, elle a situé son récit d'épouvante *La nonne sanglante* dans cette maison dont l'intérieur a malheureusement été considérablement transformé dans les années septante. Toujours est-il que la romancière elle-même affirme avoir été témoin de l'apparition des spectres monastiques. Selon d'autres, ce type de légendes continue d'attirer à Bruges de nombreux adeptes du spiritisme...

Pendant de longues années, Ghelderode a rêvé d'écrire un conte basé sur l'épisode de la religieuse assassinée. *Le Dormeur de Bruges* devait être, selon lui, "une merveille d'angoisse érotique". Sous la plume de Ghelderode, son ami Marcel Wyseur se muait en seigneur de la "maison hantée". Cette œuvre est restée à l'état de fragments, "comme si certaines pages ne voulaient pas être écrites"... dira l'écrivain superstitieux. Au décès du brave Monsieur Renier, en 1942, l'auteur d'*Escorial* fera l'impossible pour acquérir un objet en provenance de la rue Espagnole, avec une convoitise toute particulière pour un mystérieux candélabre dont la lumière devait lui permettre d'achever le manuscrit du *Dormeur de Bruges*...

Grand-Place (Markt)

"Je donnerais beaucoup, toute la littérature, pour passer une heure profonde, intense près de toi, dans une taverne, face au Beffroi, à la tombée du soir..." Ces quelques lignes en disent long sur l'activité principale de Wyseur et Ghelderode à Bruges...

Mais le temps des beuveries sur la Grand-Place, où les "enseignes sont d'or", sera de courte durée. En 1930, la Faculté impose à Wyseur une cure d'eau, ce qui lui arrache cette plainte savoureuse : *Ces esculapes, dont Satan met les fesses sur ses rôtissoires d'enfer, m'ont temporairement condamné à ressembler aux méchantes gens, et à boire ce breuvage infect, nauséabond, pisseux et vomitoire, qui s'appelle... de l'eau !... Entends-tu bien, ma chère andouillette truffée, de l'eau !*

Son ami bruxellois lui répond par cette tirade rabelaisienne :

Voici ta lyre sous le robinet, ton cœur dans le canal... Ce n'est pas au Pélican qu'il faut comparer le Poète mais au canard. Qu'il déchire à coups de bec les merdecins, apothicaires, porteurs de clystères et de pompes à merde, macabres bonshommes, annonceurs du malheur, ennemis du

Bien et du Bon.

Il est vrai que les deux joyeux drilles n'étaient pas avares en confidences placées sous le signe de Bacchus. Dans sa lettre du 5 février 1930, Wyseur donne le détail d'une note de bistrot qui prouve que le dramaturge en son beau temps avait une descente brueghelienne :

3 pale-ale

1/2 stout

4 scotch

2 vins blancs

1 half en half

1 pale-ale

1 demi-bock

Une autre missive nous apprend que Ghelderode, soucieux de remonter le moral d'un Wyseur astreint à un régime draconien, rapporta un jour de Paris des revues légères "afin de le consoler des infirmières formolisées et des béguines cloisonnées et toutes créatures de bonne odeur tournant résolument le dos à Cythère".

En 1943, le dramaturge, qui n'a plus vu Wyseur depuis trois ans, évoque avec nostalgie les libations brugeoises :

Il m'advient, dans mon demi-sommeil, de me revoir traversant, à ton bras et un peu zigzaguant, la Grand-Place de Bruges. Nous étions d'une couleur héraldique très rare : le cramoisi. Beaux comme des grands d'Espagne nous discussions à l'effet de savoir si le Beffroi était droit !

Nos scientifiques ont depuis démontré que le Beffroi, émule de la Tour de Pise, a une inclinaison de 1,19 mètre !

Ce détail n'a pas échappé à l'écrivain brugeois **Daniel Gillès**, auteur des *Brouillards de Bruges*. Avant-guerre, le Panier d'Or (n° 28), sur la Grand-Place, était le lieu de rendez-vous gastronomique de la bourgeoisie. C'est là que Danièle, personnage central du récit, médite sur une ville qui par sa mentalité provinciale lui donne bien du souci :

De ma place, près de la fenêtre, j'aperçois, la tour des Halles, dressées contre le ciel bleu, où dérivent de rapides fumées blanches; elle semble osciller et être sur le point de choir en arrière. Le soleil, invisible, allume quelques fenêtres et éclabousse au passage des pare-brise d'autos.

Bien que je l'ai fuie, j'aime cette ville, son "fabuleux décor d'opéra", comme dit le cher Simon, et son silence qui semble précéder un lever de rideau qui n'aura jamais lieu.

Vlissinghe - Blekersstraat 2

Le flâneur littéraire, longeant le Groenerei et traversant le canal, au Vlissinghe, qui se cache depuis 1515 (Marignan !) aboutira à la minuscule Blekersstraat.

L'endroit, une institution, possède un magnifique comptoir renaissance avec colonnes torsées du XVII^e siècle, des tableaux et dessins ancestraux, des sièges dit "Van Dijck" et, pour couronner le tout, un poêle brugeois...

Marcel Wyseur lui a consacré un poème et Ghelderode y a vu "comme le paysage de Damme à travers les vitrages [...] avec jeunes filles ailées processionnantes et tenant pots de mousse" !

Ghelderode a raconté, toujours dans *Choses et gens de chez nous*, un fait d'armes, en fait une beuverie qui tourne mal, qui s'est déroulé à deux pas du Vlissinghe, au bout de la Snaggaerdstraat, près du pont qui enjambe le canal. C'est là que les soudards de Jacques de Châtillon s'étaient rassemblés pour fêter joyeusement leur entrée dans une Bruges vidée de ses habitants. Sous les ordres de Jan Breydel, doyen des bouchers, les milices communales massées hors les murs, aux abords de la Kruispoort (Porte Sainte-Croix) égorgèrent à l'aube les Français imprudents au cri de "Vlaanderen den leeuw" (Flandre au Lion) et de "S'Gilden vriend" (ami de la Gilde). Cette nuit de sang, qui aurait coûté la vie à quinze cents Français, prit le nom de Matines brugeoises.

C'est au Vlissinghe qu'il faut relire cette histoire d'eau tirée de *L'homme à la moustache d'or* : "Sincfalla. Oui, ce vieux nom m'incante... Il n'y a pas que des fantômes d'hommes, de peuples et de villes en ces terres fabuleuses. Il y a même des fantômes de fleuves. Sincfalla ! Un jour, je creusai de la main les alluvions, et, mon oreille dessus, j'écoutai bruire mystérieusement le passé, comme une souterraine marée."

Église de Jérusalem

Attiré par les lieux préservés du tourisme de masse, Ghelderode a longuement visité la mystérieuse et pathétique église de Jérusalem :

Une image me reste, farouche et démoralisante aussi, cette crypte épaisse, un tombeau encore; où, à considérer le Christ, on a bien l'idée que tout est terminé à jamais, et sans espoir.

Il s'agit d'un des derniers sanctuaires privés du pays.

Maison de Jean Stiénon du Pré - Parvis Notre-Dame 6

Ghelderode a dû souvent passer devant Notre-Dame pour venir serrer la pince de **Jean Stiénon du Pré**, cet autre ami brugeois que le dramaturge surnommait "Sire Jehan du Cimetière Nostre-Dame" ou encore "l'astrologue". Stiénon résidait au Parvis Notre-Dame dans une maison dont la façade dessinée avec le plus grand soin constitue un exemple rarissime d'architecture Art Nouveau à Bruges. Ghelderode ne tarissait pas d'éloges à son sujet : la "demeure incroyable du Cimetière Notre-Dame, et sa blancheur conventuelle (*note : devenue rose entre-temps*), et son eau lente..."

Une dalle funéraire, provenant de l'ancien cimetière qui entourait Notre-Dame, faisait office de seuil. Dans les années trente, on pouvait encore y lire "O. L. Vrouw Kerkhof". Ghelderode ira

jusqu'à confier un jour à l'hôte de ce lieu magique:

Je songeais à vous, à votre maison si logique, à votre jardin — et je voyais la tour de Notre-Dame, et Bruges tout entière, éprouvant un violent désir de m'y transporter, désirant que mon spleen trouvât un lieu favorable. [...]

C'est le plus bel endroit du monde, dont je rêve.

Évêché - Heilige-Geeststraat 4

La Heilige-Geeststraat (rue du Saint-Esprit) relie l'église Notre-Dame à la cathédrale Saint-Sauveur. C'est dans cette rue au nom prédestiné que s'abrite l'évêché de Bruges, dans une ancienne seigneurie du XVI^e siècle remaniée au cours des temps. Est-ce là le modèle du "vétuste palais épiscopal, en Flandre d'autrefois" des *Fastes d'Enfer* ? Pendant la dernière guerre, un avion de chasse percuta la flèche de Notre-Dame avant d'atterrir dans le jardin ecclésiastique ! Dans *L'homme à la moustache*, d'or Ghelderode imagine une altercation mémorable entre l'évêque de Bruges et... un chien qui se soulage contre la sainte façade. Interpellé, le canidé aboie cette tirade :

Vous avez formé la cervelle de vos vicaires et de vos ouailles. Ces ténébreux échalias et ces chnouffantes corneilles nous lancent des feux mauvais avec leurs prunelles... Ils nous méprisent, nous haïssent, nous vouent au canal... Et pourquoi ? Parce que nous appliquons la parole de l'Éternel; parce qu'au soleil et non dans d'hypocrites garnis, nous accomplissons ingénument et folâtement le commandement de l'Éternel : Multipliez-vous... en avons-nous reçu, aux moments les plus psychologiques, des coups de parapluie bien catholiques et des jets d'eau de lances bénites... Pourquoi cette persécution ?... Où faut-il aller faire l'amour, quand sonne l'heure tendre des bêtes, et quel prix aura l'amour si nous ne pouvons plus le faire à la rue ?

Hôpital Saint-Jean

Au célèbre Hôpital Saint-Jean, que l'on atteint en rebroussant chemin, Ghelderode, asthmatique et souffrant du cœur, a suivi, à la fin des années trente, le traitement du **docteur Louis De Winter**. Le chef du service de pneumologie de la clinique était à ses heures perdues un collectionneur éclairé et mécène. Trois cents lettres jalonnent l'amitié fervente qui a rapproché l'homme de science et le dramaturge.

Dans une lettre adressée à Stiénon, Ghelderode annonce avec humour qu'il rendra visite à son médecin brugeois à la bonne saison :

Pour lors, l'affreuse pierre gonflée verdira et redeviendra angulaire et Bruges ne sera plus une très vieille gâteuse mais un tableau minutieux dans lequel, petits personnages précis, nous nous promènerons en accord avec le paysage. Pour lors aussi, j'aurai retrouvé quelque chose de mon allure d'antan, afin de ne pas vous donner plus longtemps la vision d'une déchéance — cette

déchéance qui profite à une ville, telle Bruges, mais à nous, hé non ! Palsambleu !...

Peu après la Libération, Ghelderode est inquiété par la Justice pour avoir lu sous le contrôle de l'occupant ses chroniques radiophoniques, *Choses et gens de chez nous*. Le docteur De Winter, ce "grand charitable" selon la dédicace du *Cavalier Bizarre*, se chargera de procurer les médicaments au dramaturge pris dans les filets de l'épuration.

Dans *Le Château des Belges*, l'Américaine **Renée Fox**, a raconté l'amitié qui la liait aussi bien aux deux hommes.

Ghelderode, féru d'histoire locale, a dû sourire en apprenant que la célèbre châsse de Sainte-Ursule, inaugurée en 1489 dans l'église de l'Hôpital Saint-Jean, contenait, outre les reliques des onze mille vierges, une petite pierre provenant du Golgotha ou du tombeau du Christ (au choix), un peu de la terre avec laquelle Adam avait été créé (de terra de qua Adam factus fuit), des cheveux de la Vierge, un caillou avec lequel Saint-Etienne avait été lapidé, etc. Il est vrai que les ducs de Bourgogne prétendaient posséder les reliques du légendaire Lohengrin !

Béguinage et Lac d'Amour

Comme Rodenbach, Ghelderode fantasmait sur la chapelle du Béguinage "où les béguines invisibles chantent avec des voix de fillettes...".

Le même Ghelderode a raconté comment, attiré par le pain qu'il tenait dans la paume, un pigeon se posa un jour sur son feutre à larges bords, "le rendant semblable à Lohengrin", le Chevalier au... Cygne ! De ce noble volatile, un des emblèmes de Bruges, il a dressé ce portrait désopilant dans *L'homme à la moustache d'or* :

Le plus bel habitant de cette cité qu'on dit peuplée de fols n'est pas l'ours à collier, Beertje de la Loge, mais le cygne, bête héraldique et dont le cou ondulant provoque chez le crétin un irrésistible désir d'étranglement. Pourquoi dit-on cet animal nostalgique ? Monsieur de Croquant affirme avec raison que ce sont des imaginations, et l'imagination est la plus dangereuse ennemie de l'ordre social, n'est-ce pas, les dieux, prophètes et révolutionnaires ayant été des gens à imaginations... Le cygne n'en a guère. Non, il n'est pas nostalgique. Il est indifférent, vide, inodore et incolore, dans une certaine mesure, puisqu'il est blanc, et que le blanc n'est pas une couleur. De tout repos (car il ne proteste pas contre les cloaques où il lui faut naviguer) et de toute sagesse (car il n'est jamais pressé, et le sage est un individu qui a le temps).

Dans *Choses et gens de chez nous*, Ghelderode explique l'origine du sobriquet "Brugsche Zotten" (les fous de Bruges) :

La plus ancienne tradition veut que les Brugeois, un jour, sollicitèrent de Philippe le Bon l'autorisation de construire une maison de fous. Le grand duc d'Occident, de mauvaise humeur, leur aurait répondu : — "Fermez donc les portes de la ville, et vous aurez la plus grande maison de fous du monde !..." Une autre tradition attribue cette singulière réponse à Charles-Quint, qui aurait donné au Magistrat le choix entre deux édifices à bâtir dans leur ville : l'un d'utilité

publique, l'autre décoratif. Les Brugeois choisirent le bâtiment inutile, dans l'espoir d'embellir encore leur cité. À quoi l'empereur répliqua : — "Vous êtes des sots !..." Enfin, il est écrit qu'en 1560, la procession du Saint-Sang sortit avec un luxe extraordinaire, et qu'on remarquait dans l'Ommegang le personnel... et les pensionnaires de la maison de santé "Sint-Hubrecht-ten-Dulle"; les allures extravagantes et les cris des pauvres fous impressionnés troublèrent l'ordre de telle sorte, qu'en souvenir de cette mémorable sortie qui avait fait rire toute la Flandre, les Brugeois devinrent, nominalement, des pensionnaires de la maison de santé, des zotten.